Que fait Moriones au milieu de ce chaos et des neiges? Comment! Il devait écraser les *petites bandes* carlistes en quinze jours et voilà bientôt deux mois qu'il se promène de Vitoria à Pampelune ou de Biscaye à Guipuzcoa, *sans avoir tiré un seul coup de fusil*, sans avoir pu même rétablir des communications serrées.

Il est plus qu'absorbé, ce grand guerrier, par les réunions des chefs et des officiers ayant pour but d'empêcher la débandade générale des troupes. Ses soldats prennent au sérieux les promesses du ministère radical de Zorilla, renouvelées par la république de Fygueras et de Castelar : « le *licenciement de l'armée*. Encore quelques jours et tous les citoyens seront armés. Bravo! diront les volontaires de don Carlos, car depuis plusieurs mois ils demandaient : des armes! des armes! Enfin la république leur en donnera!

Déjà la monnaie carliste circule en Catalogne à Valence. Voici d'après le journal *El Mercant Valenciano* la description d'une pièce de 10 réaux (2 fr. 50.)

L'effigie regarde à droite et porte moustache et royale; au-dessus on lit : *Carlos VII de Borbon 1873*. Sur le revers on voit les armes d'Espagne et 3 fleurs de Lys; au dessus : *Rey d'Espana*, 10 réaux; au-dessous : *Dios, Patria, Rey*.

DE SAINT-CHÉRON.

## ASSEMBLÉE NATIONALE

*Séance du 17 février.*

La séance est ouverte à 2 heures 45 minutes.

Adoption du procès-verbal.

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Abbadie de Barrau relative aux modifications apportées au programme d'admission de l'école de St Cyr.

**M. Barrau d'Abbadie** commence par déclarer que ce n'est pas sans hésitation qu'il entreprend de critiquer une mesure prise par le ministre de la guerre, ministre jouissant de l'estime de la Chambre.

L'orateur expose que les parents se sont émus de certaines innovations datant du 29 décembre 1872 en vertu de laquelle à partir de 1873, le diplôme des bacheliers ès-lettres cesse de constituer un droit en faveur des candidats à l'école de Saint-Cyr.

L'orateur parle ensuite du *stock* de nouvelles connaissances littéraires, historiques et géographiques exigées également à partir de 1873. Il s'effraye d'une extention du programme si brusquement inaugurée. Du moins on aurait dû avertir les candidats et leur laisser le temps de se préparer à ce surcroît d'épreuves.

**M. le ministre de la guerre**, en présence des attaques dont le préopinant l'a bombardé, (hilarité), vient revendiquer la responsabilité de tous ces changements et déclare qu'il a la conviction d'avoir bien fait (applaudissements à gauche).

L'ordre du jour pur et simple, mis aux voix, est adopté.

INCIDENT.

**M. de Carayon-Latour** vient demander à l'Assemblée de vouloir bien fixer un jour pour entendre les éclaircissements que l'honorable membre est en mesure de pouvoir fournir à M. Challemel-Lacour sur un incident qui s'est produit au cours de la séance du 30 janvier, lors de la discussion sur les marchés de Lyon.

*Plusieurs voix* — Tout de suite !

**M. de Carayon-Latour**, — vu la disposition de la Chambre et avec l'assentiment de M. Challemel-Lacour, vient satisfaire la curiosité impudente de M. Challemel-Lacour. (Applaudissements à droite.)

L'orateur rappelle que les nobles Girondins qu'il commandait avaient été accusés par le maire de Venissieux de s'être livrés dans cette localité à des attentats indignes, par une note en date du 4 février, les membres du conseil municipal de la commune précitée.

D'un autre côté, le général Bressolles a écrit à M. de Carayon-Latour pour lui confirmer l'existence du rapport calomniateur émané de l'ancien maire de Venissieux et de l'annotation : *faites-moi fusiller ces gens-là*, attribuée à M. Challemel-Lacour.

Dans la réponse, le général Bressoiles rend hommage à la conduite irréprochable des mobiles de la Gironde que commandait M. de Carayon-Latour. Quant au rapport lui-même, il est possible qu'il aura été jeté au panier avec d'autres documents (ah ! ah ! à gauche); en terminant, M. de Carayon-Latour constate que parti de Bordeaux avec 1135 hommes, il se trouvait après la campagne de Suisse, n'en plus avoir que 585.

**M. de Chamvellier.** — Ce n'étaient pas des républicains. (Vives protestations à gauche.)

La séance est un instant suspendue.

**M. de Chamvellier** déclare n'avoir pas voulu insulter ses collègues et qu'il avait seulement en vue les républicains du drapeau rouge.

**M. le président** déclare l'incident clos.

**M. Challemel-Lacour** s'étonne de l'insuffisance de la bonne démonstration, tout au plus pour la presse, dont certains rédacteurs ont mérité le titre d'insulteurs de profession; il avait demandé une enquête et la production de la pièce, et celle-ci n'a pas été produite; ensuite, M. de Carayon-Latour a la mémoire en défaillance, le rapport, s'il l'a lu, ne contient pas l'ordre de le fusiller comme on l'a avancé, ensuite ce n'est pas quatre heures après l'arrivée du bataillon, mais quinze jours après que le drapeau rouge a été enlevé à Vinissieux; d'ailleurs, l'orateur a fait une enquête, il a des pièces en mains. L'orateur lit une lettre portant :

1° Que le drapeau rouge n'a été enlevé que quinze jours après l'arrivée du bataillon ;

2° Que les sous-officiers de ce bataillon se livraient à des orgies avec des filles soumises,

Il cite aussi une lettre du secrétaire de la mairie confirmant ces faits.

**M. le général Robert** dépose un ordre du jour rendant hommage au bataillon et flétrissant les agissements révolutionnaires.

**M. Jules Favre** demande que l'incident soit clos sans ordre du jour. (Adopté).

La séance est levée à cinq heures 50 minutes.

## ÉTRANGER

On écrit de Madrid :

Il y a ici sur toutes les physionomies un air de surprise, mêlé de tristesse et de terreur. Hormis quelques d'guenillés, ne sachant pas trop ce qu'on les pousse à faire, et deux ou trois cents gueux à la recherche d'une position sociale, la population entière ne se montre point enthousiaste. Elle est d'une indifférence glaciale, d'une indifférence sans comparaison avec celle de 1868. Nul doute que dans cette attitude il y ait un profond dégoût, un profond mépris à l'endroit des auteurs de ces changements de décors. Et plus que jamais je me convainc d'une chose, c'est que les auteurs et les acteurs qui figurent devant le public, sont en infime minorité. Ce peuple est moins révolutionnaire et plus sensé qu'on ne pense. A l'étranger on s'en fait une fausse idée. Parce que les Espagnols subissent des révolutions, ou les laissent faire, cela ne veut pas dire qu'ils les approuvent ni qu'ils aient l'esprit révolutionnaire. Bien loin de là. La preuve de ce que j'avance, c'est que l'autorité véritable ne manquera jamais de défenseurs. La moitié de l'Espagne se soulèverait actuellement si elle avait assez d'armes pour combattre les révolutionnaires et les exterminer.

Je vous le répète, ils ne sont qu'une infime minorité, et encore ne peuvent-ils pas s'entendre.

Ils sont condamnés à se dévorer entre eux. Ainsi s'accompliront les paroles de notre vénéré Pontife : « La Révolution se suicidera. » C'est là désormais la fatale destinée parmi nous. Le libéralisme est mourant, il râle les dernières paroles et s'agite dans les dernières grimaces.

L'esprit de domination, la superbe, l'envie et l'avarice poursuivent les républicains non moins que les radicaux. Ces derniers occupent encore la place, ils en sont les maîtres et prétendent bien ne pas l'abandonner. Pour cela, ils comptent sur leurs amis restés au ministère. Ce calcul sera déjoué. MM. Cordoba, Echegaray et Becerra seront débordés. La quatrième couche sociale montre déjà le bout de l'oreille.

Madrid n'a pas encore vu ces déshérités à l'œuvre, mais il y a fort à craindre qu'ils soient encouragés par la situation actuelle de la ville, où il n'y a pas de troupes, où il n'y a que des va-nus-pieds armés de fusils, et très mal payés. Ils se sont installés dans plusieurs maisons, et y ont établi des postes; mais ils n'y sont pas sans se plaindre, et prétendent vivre d'autre chose que des discours de M. Figueras et de l'avocat Garcia Lopez. A ce dernier, ils ont fait entendre des paroles cruelles, et l'ont menacé de le chasser de leurs réunions, pour leur avoir promis la richesse et n'avoir pas commencé de remplir sa parole. Entre temps ils visitent les voisins et les mettent à contribution. La chose commença, dès hier matin; l'on peut s'attendre que si l'on n'y met ordre, l'appétit leur viendra en mangeant; et, dans peu, nous en verrons de grises, quoi qu'ait dit le général Nouvilas, qui les a voulu haranguer et s'en est porté garant.

Les juntes révolutionnaires de Ciudad, de Rodrigo, d'Avila, d'Albacete, de Vinaroz, de Valladolid, de Séville ont reçu l'ordre de se dissoudre, mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous arrive des nouvelles fâcheuses de ces villes. Il y a eu de graves désordres. A Malaga, le peuple a brûlé la douane et a, dit-on, assassiné le gouverneur.

On l'a remplacé par un républicain de couleur très-écarlate. Sera-t-il plus heureux que son prédécesseur? sera-t-il capable de débloquer le commandant de place, contraint, forcé de se retirer au château de Gibralfaro afin d'éviter les débordements de la populace? Si l'on en croit les rumeurs en cours, elle a commis des horreurs. Au moment où je vous écris, l'on m'annonce que des bandits ont envahi le Pardo, où ils opèrent des abattis d'arbres et de gibier. Détruire, voler, piller, brûler, assassiner, c'est là toute l'œuvre de la révolution.

Nous voilà encore cernés dans Madrid et sans communication avec les provinces. Celles de Guadalajara, de Loria et de Tolède proclament Charles VII. La voie ferrée du Nord est coupée à Pancorbo, Miranda del Ebro et Vittoria. D'Alsasua à Yrun aucun train ne circule plus. C'est par l'ancienne route que l'on opère le transport des dépêches et des voyageurs.

Le congrès n'a pas élu M. Rivero à la présidence. C'est M. Martos qui l'a emporté. Il a obtenu 222 voix contre 20 données à M. Rivero. Ce dernier n'a plus reparu depuis. Il est malade, assure-t-on.

Quel échec pour cet orgueilleux, si plat d vant la populace, et si plein d'arrogance lorsqu'il est quelque chose! De quelle façon despotique ne faisait-il pas tourner son *Yo?*

La République a été votée par 253 voix. Ce n'est pas la moitié des voix de rigueur, car l'on observera qu'il y a 400 députés et 200 sénateurs.

Toujours la petite porte, toujours des escamotages chez ces chers républicains. Ils ne savent pas procéder autrement, après qu'ils ont cessé leurs violences, leurs attentats et leurs conspirations.

---

supporterez avec une résignation chrétienne.»

Eléanor Vane secoua la tête avec impatience.

« Ne parlez pas de ma douleur, s'écria-t-elle ; qu'importe ce que je souffre. Mon père, mon pauvre père! que n'a-t-il pas dû endurer avant d'en arriver à cette terrible résolution ! Ne parlez pas de moi, mais de lui et dites tout.

— Je commence, chère enfant, je commence ; mais asseyez-vous et tâchez d'être calme.

— Non, je resterai debout jusqu'à ce que vous ayez fini ; je ne bougerai pas tant que je ne saurai pas toute la vérité.»

Elle se dégagea du bras protecteur de la signora, et, la main toujours appuyée sur le dossier de la chaise, elle demeura ferme et droite, presque dans une attitude de défi en face de la maîtresse de musique et de son neveu. Je crois que la signora et Richard eurent peur d'elle tant elle était superbe dans son désespoir.

Elle ne paraissait plus, comme elle l'avait dit, l'enfant et la pensionnaire de la veille. Elle était bien femme et femme désespérée, terrible presque dans sa douleur.

« Eléanor, laissez-moi vous raconter cette triste histoire, dit Richard ; on peut la résumer en quelques phrases. Quand votre père se sépara de vous, Nelly, dans la nuit du 11 août, il s'en fut, avec les deux hommes qui l'avaient accosté, dans un café borgne de l'une des rues situées auprès de la barrière Saint-Antoine..

Il paraît qu'ils avaient l'habitude de fréquenter ce café, où ils jouaient tantôt au billard au rez-de-chaussée, et tantôt aux cartes dans un cabinet particulier de l'entre-sol. Cette nuit-là, ils montèrent tout droit dans le cabinet. Il était environ neuf heures et demie quand ils y entrèrent. Le garçon qui les servit leur apporta trois bouteilles de Chambertin et de l'eau de Seltz. Votre père sembla d'abord fort gai. Il joua avec l'Anglais silencieux à l'écarté, qui était leur jeu favori, et le Français se tint derrière votre père, auquel il donnait parfois des conseils et des encouragements flatteurs. Mes recherches m'ont fait découvrir tout cela. Le Français quitta le café un peu avant minuit; votre père et le jeune Anglais restèrent beaucoup plus tard, et, vers une heure, on entendit de gros mots échangés entre eux. Presque aussitôt après ce désaccord, l'Anglais se retira, laissant tout seul votre père, qui appela le garçon et lui demanda du brandy ainsi que de quoi écrire. Avant de partir, il avait une lettre à faire, dit-il. »

Le peintre s'arrêta et regarda attentivement la figure de la jeune fille. La rigidité d'expression de sa physionomie était toujours la même, et ses yeux gris et dilatés s'attachaient à lui avec fixité.

« Quand le garçon apporta à votre père les objets demandés, il le trouva assis devant la table, puis il sortit, mais non sans avoir remarqué qu'une odeur étrange régnait dans la salle. Il pensa que c'était l'odeur d'une drogue quelconque, sans se douter quel genre de drogue ce pouvait être. Le garçon descendit, tous les habitués étaient partis et le gaz avait été éteint. Il attendit pour refermer la porte sur votre père, en se disant qu'il ne tarderait pas à se retirer. Trois heures sonnèrent et le garçon remonta sous prétexte de demander si M. Vane n'avait besoin de rien.

Il trouva votre père assis à peu près dans la même posture. Seulement, sa tête portait sur la table, qui était couverte de bouts de papier chiffonnés. Il était mort, Eléanor. Le garçon donna l'alarme aussitôt et un médecin fut demandé pour donner des soins s'il en était temps encore; mais la drogue, dont l'odeur avait été remarquée par le garçon, était de l'opium, et votre père en avait pris une quantité suffisante pour tuer l'homme le plus robuste de Paris.

— Pourquoi avait-il pris de l'opium ?

— Je ne saurais vous le dire, ma chère enfant; mais votre pauvre père a laissé, entre autres chiffons sur la table, un fragment plus long et plus intelligible que le reste. Ce fragment a évidemment fait partie d'une lettre qui vous était adressée; mais il était écrit sans suite et vous vous souviendrez qu'il a été tracé dans un moment de grande surexcitation mentale.

— Donnez-le-moi. »

*La suite au prochain numéro.*

---

**M. de Carayon-Latour**, — vu la disposition de la Chambre et avec l'assentiment de M. Challemel-Lacour, vient satisfaire la curiosité impudente de M. Challemel-Lacour. (Applaudissements à droite.)

L'orateur rappelle que les nobles Girondins qu'il commandait avaient été accusés par le maire de Venissieux de s'être livrés dans cette localité à des attentats indignes, par une note en date du 4 février, les membres du conseil municipal de la commune précitée.

D'un autre côté, le général Bressolles a écrit à M. de Carayon-Latour pour lui confirmer l'existence du rapport calomniateur émané de l'ancien maire de Venissieux et de l'annotation : *faites-moi fusiller ces gens-là*, attribuée à M. Challemel-Lacour.

Dans la réponse, le général Bressoiles rend hommage à la conduite irréprochable des mobiles de la Gironde que commandait M. de Carayon-Latour. Quant au rapport lui-même, il est possible qu'il aura été jeté au panier avec d'autres documents (ah ! ah ! à gauche); en terminant, M. de Carayon-Latour constate que parti de Bordeaux avec 1135 hommes, il se trouvait après la campagne de Suisse, n'en plus avoir que 585.

**M. de Chamvellier.** — Ce n'étaient pas des républicains. (Vives protestations à gauche.)

La séance est un instant suspendue.

**M. de Chamvellier** déclare n'avoir pas voulu insulter ses collègues et qu'il avait seulement en vue les républicains du drapeau rouge.

**M. le président** déclare l'incident clos.

**M. Challemel-Lacour** s'étonne de l'insuffisance de la bonne démonstration, tout au plus pour la presse, dont certains rédacteurs ont mérité le titre d'insulteurs de profession; il avait demandé une enquête et la production de la pièce, et celle-ci n'a pas été produite; ensuite, M. de Carayon-Latour a la mémoire en défaillance, le rapport, s'il l'a lu, ne contient pas l'ordre de le fusiller comme on l'a avancé, ensuite ce n'est pas quatre heures après l'arrivée du bataillon, mais quinze jours après que le drapeau rouge a été enlevé à Vinissieux; d'ailleurs, l'orateur a fait une enquête, il a des pièces en mains. L'orateur lit une lettre portant :

1° Que le drapeau rouge n'a été enlevé que quinze jours après l'arrivée du bataillon ;

2° Que les sous-officiers de ce bataillon se livraient à des orgies avec des filles soumises,

Il cite aussi une lettre du secrétaire de la mairie confirmant ces faits.

**M. le général Robert** dépose un ordre du jour rendant hommage au bataillon et flétrissant les agissements révolutionnaires.

**M. Jules Favre** demande que l'incident soit clos sans ordre du jour. (Adopté).

La séance est levée à cinq heures 50 minutes.

## ÉTRANGER

On écrit de Madrid :

Il y a ici sur toutes les physionomies un air de surprise, mêlé de tristesse et de terreur. Hormis quelques d'guenillés, ne sachant pas trop ce qu'on les pousse à faire, et deux ou trois cents gueux à la recherche d'une position sociale, la population entière ne se montre point enthousiaste. Elle est d'une indifférence glaciale, d'une indifférence sans comparaison avec celle de 1868. Nul doute que dans cette attitude il y ait un profond dégoût, un profond mépris à l'endroit des auteurs de ces changements de décors. Et plus que jamais je me convainc d'une chose, c'est que les auteurs et les acteurs qui figurent devant le public, sont en infime minorité. Ce peuple est moins révolutionnaire et plus sensé qu'on ne pense. A l'étranger on s'en fait une fausse idée. Parce que les Espagnols subissent des révolutions, ou les laissent faire, cela ne veut pas dire qu'ils les approuvent ni qu'ils aient l'esprit révolutionnaire. Bien loin de là. La preuve de ce que j'avance, c'est que l'autorité véritable ne manquera jamais de défenseurs. La moitié de l'Espagne se soulèverait actuellement si elle avait assez d'armes pour combattre les révolutionnaires et les exterminer.

Je vous le répète, ils ne sont qu'une infime minorité, et encore ne peuvent-ils pas s'entendre.

Ils sont condamnés à se dévorer entre eux. Ainsi s'accompliront les paroles de notre vénéré Pontife : « La Révolution se suicidera. » C'est là désormais la fatale destinée parmi nous. Le libéralisme est mourant, il râle les dernières paroles et s'agite dans les dernières grimaces.

L'esprit de domination, la superbe, l'envie et l'avarice poursuivent les républicains non moins que les radicaux. Ces derniers occupent encore la place, ils en sont les maîtres et prétendent bien ne pas l'abandonner. Pour cela, ils comptent sur leurs amis restés au ministère. Ce calcul sera déjoué. MM. Cordoba, Echegaray et Becerra seront débordés. La quatrième couche sociale montre déjà le bout de l'oreille.

Madrid n'a pas encore vu ces déshérités à l'œuvre, mais il y a fort à craindre qu'ils soient encouragés par la situation actuelle de la ville, où il n'y a pas de troupes, où il n'y a que des va-nus-pieds armés de fusils, et très mal payés. Ils se sont installés dans plusieurs maisons, et y ont établi des postes; mais ils n'y sont pas sans se plaindre, et prétendent vivre d'autre chose que des discours de M. Figueras et de l'avocat Garcia Lopez. A ce dernier, ils ont fait entendre des paroles cruelles, et l'ont menacé de le chasser de leurs réunions, pour leur avoir promis la richesse et n'avoir pas commencé de remplir sa parole. Entre temps ils visitent les voisins et les mettent à contribution. La chose commença, dès hier matin; l'on peut s'attendre que si l'on n'y met ordre, l'appétit leur viendra en mangeant; et, dans peu, nous en verrons de grises, quoi qu'ait dit le général Nouvilas, qui les a voulu haranguer et s'en est porté garant.

Les juntes révolutionnaires de Ciudad, de Rodrigo, d'Avila, d'Albacete, de Vinaroz, de Valladolid, de Séville ont reçu l'ordre de se dissoudre, mais il n'en est pas moins vrai qu'il nous arrive des nouvelles fâcheuses de ces villes. Il y a eu de graves désordres. A Malaga, le peuple a brûlé la douane et a, dit-on, assassiné le gouverneur.

On l'a remplacé par un républicain de couleur très-écarlate. Sera-t-il plus heureux que son prédécesseur? sera-t-il capable de débloquer le commandant de place, contraint, forcé de se retirer au château de Gibralfaro afin d'éviter les débordements de la populace? Si l'on en croit les rumeurs en cours, elle a commis des horreurs. Au moment où je vous écris, l'on m'annonce que des bandits ont envahi le Pardo, où ils opèrent des abattis d'arbres et de gibier. Détruire, voler, piller, brûler, assassiner, c'est là toute l'œuvre de la révolution.

Nous voilà encore cernés dans Madrid et sans communication avec les provinces. Celles de Guadalajara, de Loria et de Tolède proclament Charles VII. La voie ferrée du Nord est coupée à Pancorbo, Miranda del Ebro et Vittoria. D'Alsasua à Yrun aucun train ne circule plus. C'est par l'ancienne route que l'on opère le transport des dépêches et des voyageurs.

Le congrès n'a pas élu M. Rivero à la présidence. C'est M. Martos qui l'a emporté. Il a obtenu 222 voix contre 20 données à M. Rivero. Ce dernier n'a plus reparu depuis. Il est malade, assure-t-on.

Quel échec pour cet orgueilleux, si plat d vant la populace, et si plein d'arrogance lorsqu'il est quelque chose! De quelle façon despotique ne faisait-il pas tourner son *Yo?*

La République a été votée par 253 voix. Ce n'est pas la moitié des voix de rigueur, car l'on observera qu'il y a 400 députés et 200 sénateurs.

Toujours la petite porte, toujours des escamotages chez ces chers républicains. Ils ne savent pas procéder autrement, après qu'ils ont cessé leurs violences, leurs attentats et leurs conspirations.

---

La disette du charbon se fait de plus en plus sentir en Angleterre ; les pauvres souffrent beaucoup surtout dans le Warwick Shire.

## BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

### Société des ingénieurs civils.

DÉSINCRUSTATION DES CHAUDIÈRES A VAPEUR.[1]

(Suite)

Des séries d'expériences lui permettent de citer le chiffre suivant :

*Un kilo de glycérine pour* 3,000 *à* 4,000 *kilos de combustible.*

Il n'a certes pas la prétention de considérer cette donnée comme absolue et rigoureuse. Il expose que la nature des eaux est variable, que le combustible varie lui-même et de nature et de qualité.

Il considère seulement ce chiffre de consommation (1 kilo par 4,000 kilos) comme correspondant à ce que l'on appelle vulgairement les plus mauvaises eaux. C'est un premier chiffre a adopter, et, après deux ou trois nettoyages ou évacuation des boues, c'est-à-dire après avoir constaté l'efficacité bien réelle du produit, il conseille d'étudier la question économique, de voir si la nature des eaux permet d'employer *un kilo* pour 5,000, 6,000, 7,000, *ou* 8,000 *kilos de combustible.*

On a pu, dit-il, atteindre cette dernière donnée dans certains cas.

Il pense, de plus, que l'on trouvera ce mode d'évaluation essentiellement pratique car l'on connaît toujours, à 1000 kilos près, la consommation d'un générateur pendant une période déterminée.

M. Asselin, cherchant à préciser autant que possible, donne une courte explication sur ce qu'il entend par : *les plus mauvaises eaux*. Il dénomme ainsi les eaux surchargées de sulfate de chaux et de sels de magnésie : le sulfate de chaux, à cause du genre de dépôt auquel il donne lieu ; les sels de magnésie, à cause de leurs propriétés particulières d'augmenter, dans des proportions fort sensibles, l'entraînement mécanique de l'eau. Selon lui, les données hydrotimétriques, si précieuses dans beaucoup de cas, sont ici moins que précieuses.

Comme essai d'une eau, il préfère la simple opération suivante : Prendre un fragment des dépôts donnés par les eaux qu'il s'agit de corriger; dissoudre à l'acide muriatique, filtrer, laver, peser; le poids recueilli est surtout de sulfate de chaux. Cet essai, ajoute-t-il, est imparfait, moins, cependant, que les essais hydrotimétriques ; et il permet de se fixer d'une manière relative sur la qualité d'une eau.

La glycérine est soluble dans l'eau en toutes proportions, a-t il dit; on voit par là qu'il y a toute facilité pour le mode d'introduction dans le générateur.

Il incline pour conseiller de mettre tout de suite, c'est-à-dire en une seule fois, la quantité voulue et calculée, 1 *kilo par* 4,000 *k.* pour une période de quinze jours, trois semaines, un mois.

Il explique que le laps de temps qui sépare deux nettoyages dépend du volume boueux accumulé, qui, lui-même, est naturellement fonction de la mauvaise qualité des eaux; qu'après le lavage et l'écoulement des eaux laiteuses et boueuses, le métal apparaît avec sa couleur vive naturelle. Différentes constatations de ce genre lui permettent d'être affirmatif sur ce point.

M. Asselin fait ensuite une recommandation qu'il considère comme *d'une utilité absolue*, celle de l'emploi de glycérines *épurée de chaux*, sinon chimiquement, du moins industriellement, et le plus possible. En effet, explique-t-il, moins la glycérine contiendra de chaux, et plus la courbe de solubilité du sulfate de chaux s'élèvera. Ceci est un fait, d'ailleurs logique, qui découle de l'expérience.

A ce sujet, il fait observer que, naturellement cette présence du sulfate de chaux dans les glycérines brutes donne la preuve de l'efficacité de la glycérine, au moins dans sa première phase d'action.

Un autre point, qui n'est pas indispensable, mais qui lui a paru concourir à l'emploi économique du produit, est de faire absorber à la glycérine quelques centièmes, 3 à 4 p. 100, pas plus, d'un corps précipitant chimiquement, c'est-à-dire par double décomposition, une faible quantité de sels calcaires des eaux. Cette faible quantité de précipité ainsi provoqué lui a permis de diminuer, dans des proportions éloquentes, de à 8 la quantité de glycérine employée.

M. Asselin cite ensuite les prix actuels de la glycérine, convenablement épurée de chaux. Ce prix, dit-il, est de 1 fr. 20 *à* 1 f. 25 *le kilo*. Il déduit de là que, dans les cas les plus défectueux, ceux qui ont trait aux plus mauvaises eaux, l'application de ce procédé vient grever de 0 f. 25 centimes environ la tonne de combustible.

Il fait remarquer que ce chiffre est essentiellement pratique.

M. Asselin termine ce très-rapide aperçu, en disant que c'est avec la conviction, née de l'expérience et des faits, qu'il appelle l'attention des ingénieurs et des industriels sur l'emploi de la glycérine pour combattre les incrustations dans les chaudières à vapeur, notamment dans les chaudières tubulaires, et en déclarant ensuite que son expérience sur cette matière présente une lacune regrettable à cause de son importance, il veut parler des chaudières marines, de l'emploi de l'eau de mer. A cet égard, il n'a que des présomptions et des conjectures fondées sur des analogies. Ce n'est point assez ; il faudrait, dit-il, la sanction de l'expérience ; et il déclare ne pouvoir mieux faire que de demander le concours de la société pour la vulgarisation de la méthode qu'il vient d'exposer.

(1) Extrait du procès-verbal de la séance du 24 janvier 1873.

## ROUBAIX
### ET LE NORD DE LA FRANCE

On nous communique une circulaire qui a pour objet d'obtenir des adhésions à une entreprise de propagande destinée à « préparer dans notre région le succès des candidatures républicaines. » La pièce est signée : *L. Heddebault, président du Comice agricole de Lille et de l'Union des distillateurs du Nord.*

Nous n'avons rien à dire de la circulaire, puisque le malheur de notre temps veut qu'elle soit parfaitement légale. Mais nous voudrions savoir si le Comice agricole de Lille et l'Union des distillateurs du Nord acceptent la responsabilité des démarches que leur président fait sous cette qualité.

Il importe de savoir si la propagande de M. Heddebault est l'œuvre des deux sociétés ou du moins est faite sous leur patronage, ou bien si la manière dont elle est présentée n'est qu'un abus de qualité de son auteur.

Dans ce dernier cas, nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'il est du devoir des deux sociétés de protester contre l'abus et d'y mettre ordre. (*Vraie France*).

Le *Journal officiel* avertit les volontaires d'un an que toute demande de changement de destination restera sans réponse.

D'après les actes administratifs, la population du Nord, selon le recensement officiel de 1872, s'élève à 1,447,764 habitants, dont 735,621 hommes et 712,143 femmes. Le Nord se divise en 7 arrondissements, 61 cantons, 661 communes. La population se répartit ainsi entre les divers arrondissements.

Lille, 555,262 ; Avesnes, 172,335 ; Cambrai, 195,191 ; Douai, 116,180 ; Dunkerque, 118,096 ; Hazebrouck, 110,283 ; Valenciennes, 180,417.

M. Margerin, vicaire de Steenwerck, est nommé à Mortagne.

M. Dufay, prêtre du diocèse de Beauvais, est nommé vicaire de Verlinghem.

Tout le quartier du Fontenoy a été mis en émoi hier à midi, par suite de l'arrestation du sieur François Hoorenbandt, ouvrier tisserand. Il y a environ huit jours, cet individu avait loué une chambre dans la rue Archimède. Ses allures quelque peu suspectes et les dépenses qu'il faisait, bien qu'il fût sans travail, n'avaient pas été sans éveiller des soupçons. Hier matin, son maître logeur le vit monter dans sa chambre portant un petit coffret, semblable à ceux des bijoutiers ambulants. Hoorenbandt descendit bientôt et s'approchant du maître logeur, tira de sa poche plusieurs billets de banque, puis : « tu vois, lui dit-il, j'ai de l'argent, je pourrai encore vivre quelque temps sans travailler. »

Celui-ci, présumant que cet argent ne pouvait provenir que d'un vol, appela deux de ses voisins, et, avec leur aide, s'empara du voleur, qui fut solidement garotté, monta dans la chambre d'Hoorenbandt et découvrit près du lit un coffre rempli de bijoux, de montres et de chaînes d'or, etc., etc.

Le voleur fut conduit au poste, et l'on ne tarda pas à savoir que ce coffret appartenait à M. Baudemont, bijoutier, demeurant au Fontenoy.

Une rixe sanglante a eu lieu, dimanche soir, au bal Dominique, rue de l'Alouette.

L'autorité des agents de police y a été tout-à-fait méconnue, et l'on nous dit même que l'un d'entre eux aurait été frappé.

Plusieurs jeunes gens, ont été, dit-on, arrêtée hier.

Dans la journée d'hier, un comptable Abel B..., demeurant à Lille, a été arrêté à Roubaix, sous l'inculpation d'abus de confiance.

Une enquête est ouverte en ce moment sur la disparition, pendant le trajet de Leuze (Belgique) à Dunkerque, d'une liasse de 10,000 francs de traites acceptées. Ces traites ont-elles été perdues ou soustraites? On ne tardera pas sans doute à le savoir. De plus, des mesures sont prises pour empêcher qu'il soit fait usage de ces valeurs.

Le deuxième conseil de guerre, dans sa séance du 14 février, a prononcé les jugements suivants :

Alexandre Marmagne, soldat au 1er de ligne, un an d'emprisonnement, pour refus d'obéissance.

Hippolyte Sauquet, soldat au même régiment, deux ans de la même peine, pour vol au préjudice d'un militaire.

Deux mobiles de la Somme, inculpés de désertion, ont été acquittés.

En annonçant le changement de M. Paul Martin, professeur au Conservatoire de Lille, qui demeure maintenant